

Michel Nareau
Université du Québec à Montréal

Espace de transition(s).
Banlieue et sociabilité de l'habitation
dans le roman québécois

Lorsque Gabrielle Roy fait paraître *Bonheur d'occasion* en 1945, la majorité de la population québécoise est urbaine depuis de nombreuses années. Le roman, en juxtaposant nombre de parcours individuels qui s'écartent de la sphère familiale et qui sont conditionnés par des positionnements sociaux et spatiaux, a défini une lecture réaliste de Montréal ayant servi par la suite à d'autres inventions romanesques de la ville. Or, dans ce roman, une scène en particulier illustre une des apories de l'accession à la modernité qui caractérise le discours québécois avant et durant la Révolution tranquille. Rose-Anna et Azarius Lacasse éprouvent constamment des tracasseries financières, mais ils échappent à leurs problèmes lors d'une seule occasion, quand ils s'évadent de Saint-Henri pour renouer avec la famille de Rose-Anna. Azarius loue un camion, fait embarquer les enfants, traverse le fleuve par le pont Victoria puis rejoint la rivière Richelieu par « la route nationale », qui deviendra le Chemin de

Chambly. Dès que le pont est traversé, Rose-Anna ouvre la vitre et s'exclame : « De la bonne air¹! » La virée des Lacasse est un retour aux sources familiales et nationales; en retrouvant les racines des anciennes seigneuries agitées lors de la Rébellion des Patriotes, les Lacasse renouent momentanément avec les *topoi* de la survivance, avant de réintégrer l'espace urbain au terme d'une rude journée marquée par la joie et la conscience d'un écart entre des modes de vie opposés. Or, ce qui est omis du trajet, c'est la Rive-Sud sillonnée, mais cachée, et l'essor d'une périphérie qui n'appartient ni à l'espace de la ville ni à celui de la campagne. Si *Bonheur d'occasion* fournit un modèle pour cerner les formes contemporaines de sociabilité liées à la ville, il ne pouvait pas inaugurer aussi la représentation banlieusarde. Trop occupée à dire la ville, ce qui revient à y établir des limites, en confrontant sa sociabilité à celle des campagnes, Roy ne pouvait percevoir les espaces de transition qui marquaient le territoire et complexifiaient les diverses formes d'habitation possibles. L'arrivée en ville romanesque allait chronologiquement survenir lorsqu'un exode vers la banlieue s'effectuait chez une portion non négligeable de citoyens de Montréal. L'histoire littéraire québécoise ne commence qu'à prendre acte de ce décalage, parce que celui-ci a permis d'asseoir le discours du rattrapage et la logique d'une américanité cosmopolite.

Transition(s) à expliciter

Si *L'amélanquier*² de Jacques Ferron investit dès 1970 la question de la banlieue, de sa pertinence sociale et du récit des origines qui la constitue, il a fallu attendre longuement pour que cette optique soit lisible. Lu d'emblée à partir d'une grille d'interprétation nationale, le récit de Ferron n'a pas mené à l'émergence d'un nouvel habitat pour le roman québécois, dans la mesure où la forme de familiarité qui constituait la grandeur de la vie quotidienne de la banlieue

1. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1993 [1945], p. 197.

2. Jacques Ferron, *L'amélanquier*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

ferronienne était renvoyée davantage à la prise de parole nationale qu'à l'organisation discursive du jardin américain³. Si quelques autres œuvres (*Don Quichotte de la Démanche*⁴ notamment) ont tenté d'inscrire l'habitation problématique (isolement, désarroi, pauvreté culturelle) de la banlieue, il a fallu attendre les années 90 pour que celle-ci trouve sa représentation, autour de récits d'enfance en quête de références, dans un univers clivé entre un dedans et un dehors, tous les deux évidés par un dessaisissement du territoire et des liens sociaux. Les œuvres de Michael Delisle, de Lise Tremblay, de François Gravel⁵ avaient le mérite de mettre en évidence la banlieue comme lieu de transition et jardin à aménager pour s'inscrire dans un monde où les repères sont des diktats médiatiques irréalisables, parce que vécus dans la consommation, les magazines et la publicité. Ainsi, Delisle s'est surtout attardé, dans *Dée*, *Le sort de Fille* et *Helen avec un secret*, à la naissance de la banlieue des *fifties*, ce qui permet de l'historiciser et d'en montrer l'émergence. Les enfants et les adolescents y circulent et y décrivent leur désarroi, leur ennui, pour constater une perte, celle de leur liberté, remplacée par une uniformité sécuritaire. Dans un entretien récemment paru dans *Voix et Images*, Michael Delisle disait ceci de cette récurrence de figures adolescentes dans son œuvre :

C'est l'âge que j'avais quand j'y vivais. Je crois que c'est lié à la mémoire. Je ne sais pas ce qu'une voix adulte peut dire de Ville Jacques-Cartier, ça fait trente ans que je n'y

3. J'entends par cette expression la zone tampon refuge entre la *wilderness* jugée dangereuse des grands espaces américains (au sens continental) et la ville, lieu des rencontres et de la perte des repères. Voir à cet égard Leo Marx, *The Machine in the Garden*, New York, Oxford University Press, 1964; Patrick Imbert [dir.], *Les jardins des Amériques : éden, home et maison*, Ottawa, Chaire de recherche de l'Université d'Ottawa : « Canada : Enjeux sociaux et culturels dans une société du savoir », 2007.

4. Victor-Lévy Beaulieu, *Don Quichotte de la Démanche*, Montréal, L'Aurore, 1974.

5. Michael Delisle, *Helen avec un secret*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009 [1995]; Michael Delisle, *Dée*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007 [2002]; Michael Delisle, *Le sort de Fille*, Montréal, Leméac, 2005; Lise Tremblay, *La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999; François Gravel, *Adieu Betty Crocker*, Montréal, Québec Amérique, 2003.

ai pas mis les pieds. Je ne sais pas comment ça se passe aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'un écrivain de la banlieue pourrait dire de la banlieue aujourd'hui⁶.

C'est cette question qu'il faut poser, une fois établi ce décalage dans les représentations spatiales de la ville et de la banlieue, pour saisir l'actualité romanesque de la banlieue, alors même que celle-ci a de plus en plus les traits d'une *edge city* dont parlait Joel Garreau⁷ en 1991 à propos de ces formes d'habitation suburbaine en bonne partie autonomes, produisant davantage d'emplois que sa propre population, et donc susceptible de devenir un pôle d'attraction culturelle. Parler de la banlieue, c'est trop souvent évoquer *Les voisins*⁸ de Claude Meunier et Louis Saia, le père dans le film *C.R.A.Z.Y.*⁹ qui arrose son asphalte, c'est imaginer une multitude de bungalows et d'abris Tempo, dans une logique qui est celle du repli hors de la communauté pour réintégrer l'intériorité du Même qui serait consommée en format familial dans des lieux uniquement accessibles en voiture, ce qui nierait l'existence du politique et de l'espace public. Or, ce modèle reste attaché à l'idée de la demeure pavillonnaire et de l'étalement alors même que ce type de développement est déstabilisé par l'avènement, depuis les années 80, si on en croit Jean-Pierre Collin et Claire Poitras¹⁰, de nouveaux régimes d'habitation en banlieue, davantage densifiés. La banlieue se scinde en diverses couronnes aux besoins singuliers, aux stratifications sociales multiples et aux raccordements assez dissemblables envers la ville. L'image idéale de la banlieue omet de

6. Daniel Laforest et Michel Nareau, « Entretien avec Michael Delisle », *Voix et Images*, vol. 38, n° 3, 2013, p. 19.

7. Joel Garreau, *Edge City. Life on the New Frontier*, New York, Doubleday, AnchorBooks, 1991.

8. Claude Meunier et Louis Saia, *Les voisins*, Montréal, Leméac, 1982.

9. Jean-Marc Vallée, *C.R.A.Z.Y.*, Québec, 2005, 129 min.

10. Jean-Pierre Collin et Claire Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain. La Rive-Sud de Montréal », *Recherches sociographiques*, vol. 42, n° 2, 2002, p. 275-310. Andrée Fortin et Mélanie Bédard ont formulé la même idée (Mélanie Bédard et Andrée Fortin, « Intimité, mobilité et urbanité en 1978 et 2000 », *Recherches sociographiques*, vol. 45, n° 3, 2004, p. 493-519.)

rendre compte de la périodisation des développements immobiliers et des formes contemporaines d'habitation, où le Quartier DIX30 n'est pas simplement l'avatar de la zone commerciale enclavée, mais aussi un élément structurant une autonomie banlieusarde connectée à la ville dans un rapport d'interdépendance qui donne un poids nouveau à l'ancienne périphérie intégrée à une logique des échelles à repenser, comme le suggère Pierre-Mathieu Le Bel par le terme de métropolisation¹¹. Au sein de ce quartier aménagé et pensé pour le capitalisme des flux et de l'économie du savoir priment les condos, les maisons jumelées, les châteaux-forts m'as-tu-vu, les épiceries ethniques, les commerces du tertiaire usuellement nichés dans le créneau urbain comme l'équitable, le bio et l'artisanal. Il y a dans ces nouvelles sociabilités l'idée d'une endogénéité des représentations, des déplacements et du mode de vie qui fait en sorte que les loisirs, les services et la culture s'y réalisent à l'interne. Surtout, habiter là, c'est s'inscrire dans une centralité et une densité plus grande qu'à Mercier ou à Lachine.

La banlieue comme histoire

La reconsidération de la banlieue doit également se faire en amont. De fait, même si la Rive-Sud est un espace mitoyen peuplé et industrialisé dès le XIX^e siècle, même si elle était la région la plus peuplée du Québec en 1851 selon les auteurs de l'*Atlas historique du Québec*¹², même si ce territoire est largement connecté à Montréal et aux grands axes de transport nord-américains grâce à des ponts, des chemins de fer, des ports, même si le développement technologique y est central, ne serait-ce que dans l'aéronautique, les explosifs et l'hydro-électricité, l'idée d'une banlieue pavillonnaire semble la seule vocation de cet espace. Pour reprendre les mots de Johanne Charbonneau et Annick Germain,

11. Pierre-Mathieu Le Bel, *Montréal et la métropolisation. Une géographie romanesque*, Montréal, Triptyque, 2012.

12. Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 19.

[1]a banlieue est un projet social. Elle incarne le rêve américain de la propriété individuelle. Elle témoigne d'une mobilité sociale ascendante réussie, d'un espace résidentiel individualisé, homogène, sécuritaire et fournissant un accès personnel à la nature. C'est l'antithèse de la ville dominée par le bruit, la promiscuité, l'insécurité, la grisaille et l'hétérogénéité. [...] Mais la banlieue, à l'image de l'Amérique, c'est aussi un lieu neuf; celui de la nouvelle résidence que personne n'a habitée, du nouveau quartier dont l'histoire reste encore à construire; celui d'une nouvelle consommation, autour de cette maison à équiper [...]. Les premières banlieues correspondent de plus en plus difficilement à cette image¹³.

Si on admet qu'une autre perspective sur la banlieue doit émerger pour en comprendre les formes énonciatives actuelles, axées sur sa transformation propre, où la production, la consommation, les loisirs, les sorties ne s'effectuent plus dans une logique qui serait celle de l'espace dortoir, mais d'une relative autarcie, il importe de voir dans quelles conditions son énonciation est plausible. C'est cette nouvelle sociabilité, qui ne place plus la banlieue dans un unique rapport à une ville centre, qu'il faut explorer. Il s'agit de cerner comment l'expérience d'enclavement banlieusard constitue une manière (problématique) de vivre la postmodernité, dans la mesure où la connectivité des savoirs et des références décentre les espaces sociaux et les rassemble dans des réseaux sans capacité communautaire affichée, où l'espace public du modèle urbain est dénié par le développement actuel de la banlieue.

La question à se poser est à la fois très simple et le fruit d'un bouleversement des modalités d'habitation au Québec (et plus généralement dans le monde occidental) : avec les modifications apportées à la banlieue depuis vingt ans, grâce à une relative densification de ces lieux, à une offre culturelle quasiment autosuffisante, à un accès généralisé aux médias qui accessoirisent l'accès aux villes centres, à une immigration toujours plus forte

13. Johanne Charbonneau et Annick Germain, « Les banlieues de l'immigration », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 2, 2002, p. 313.

de jeunes urbanisés et de ressortissants étrangers, est-ce que les nouvelles représentations de la banlieue répondent davantage à une atténuation des distinctions entre régions urbaine et suburbaine, et à une prise en charge de ce régime d'habitat comme les petites villes dont parlait Pierre Nepveu dans « Le complexe de Kalamazoo¹⁴ » ou à l'émergence d'une forme propre pour dire le nouveau régime de sens d'une sociabilité banlieusarde? Dit autrement, est-ce que la banlieue littéraire québécoise s'inscrit dans le registre relationnel de l'urbanité, ou de ce que Le Bel nomme la métropolisation, c'est-à-dire un étalement non pas spatial, mais référentiel des limites de la ville? Est-ce qu'elle emprunte plutôt à un néo-terroir lu comme une manière d'habiter le régional en étant dans une mouvance autant endogène qu'exogène? Est-ce qu'elle ne créerait pas de fait son propre cadre interprétatif?

Essor d'une banlieue délétère et contemporaine

La scène initiale du roman *Les verrats*, d'Édouard H. Bond, paru en 2012, offre un regard saisissant sur les mécanismes de distanciation référentielle qui font en sorte que la banlieue s'élabore dorénavant dans une autre logique de sociabilité que celle de la périphérie. Deux jeunes adolescents hargneux et violents, Marco et le narrateur David, s'en prennent à un nouvel élève de leur classe et le passent à tabac, à coups de pieds et de poings, en raison de son origine différente. Cette victime n'est ni musulmane ni juive, comme on pourrait s'y attendre dans un cadre néo-réaliste qui traiterait du racisme et de la fermeture vis-à-vis l'autre; elle est montréalaise, et frappée pour cette raison :

Jonathan Trudeau, frais débarqué à la polyvalente début janvier, juste après les vacances de Noël, était un Montréalais pure race et, pour cette raison, il n'avait évidemment pas fait l'unanimité parmi nous, les locaux¹⁵.

14. Pierre Nepveu, « Le complexe de Kalamazoo », *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, p. 268-287.

15. Édouard H. Bond, *Les verrats*, Montréal, VLB éditeur, 2012, p. 11.

L'ethnisation du Montréalais est réitérée dans les insultes qui accompagnent les coups (« Quin, mon hostie d'cinq-un-quatre¹⁶! »), ce qui a pour effet d'élaborer une logique binaire d'altérité / identité fondée sur deux territoires culturels antagoniques, ou perçus comme tels par les adolescents banlieusards.

Dès le début du récit, un écart se creuse entre la ville et la banlieue, mais ce clivage a pour effet non pas de présenter deux types de sociabilité, l'une axée sur la mobilité urbaine, sur le cosmopolitisme, les problèmes sociaux de la métropole, et l'autre sur la reproduction du même, la sécurité pour les jeunes familles et l'individualisme, mais de faire ressortir le caractère fragile et violent de la vie de banlieue. Bagarres, insultes, histoires de clans, drogues et cruauté sont l'apanage de cette banlieue arpentée à pied, en voiture, mais jamais quittée. Les jeunes qui y vivent, qui s'y perdent, ont beau avoir une semaine de relâche devant eux et s'emmerder rondement, jamais il ne leur vient à l'idée d'aller à Montréal, de trouver là un amusement, un exutoire, une expérience de renouvellement, ce que faisaient *illico* les personnages de Michael Delisle, notamment dans la nouvelle « Le pont », dont le traitement insiste sur le caractère initiatique de la virée en ville¹⁷. Au contraire, cet espace est renvoyé, dans *Les verrats*, à son inexistence, ce qui a pour effet de présenter la banlieue non pas comme un lieu périphérique qu'on pourrait investir à distance, mais bien comme un point focal d'énonciation, parce que le jeune qui prend la parole pour décrire à la fois sa violence et son goût de dépassement conçoit sa socialité banlieusarde comme allant de soi, comme pleine, vécue, même si elle se vit dans le désarroi. La banlieue n'est pas pensée comme objet, comme extériorité périphérique, comme *topos* social; elle est ressentie *in situ*, comme forme cohérente du monde environnant, même si celle-ci se virtualise dans le jeu vidéo, le sexe, la violence — autant d'expériences perçues dans une certaine aliénation par le jeune narrateur. Ici, l'adolescence est rejouée, mais pas en tant que

16. *Ibid.*, p. 9.

17. Michael Delisle, « Le pont », *Le sort de Fille*, *op. cit.*, p. 45-65.

cadre familial ni que récit d'apprentissage positif ou dysphorique; elle devient une forme de performativité du quotidien et d'un espace d'ennui référencié :

On collectionnait les mauvais coups. On crevait les pneus des voitures dans le stationnement de l'hôpital. On vidait des bouteilles de Coke dans les boîtes aux lettres. [...] On allait écœurer les Amérindiens qui habitaient le bloc à côté du Dairy Queen. [...] Mais cette liberté, je la prenais par container. J'avais tout pour moi, j'étais beau garçon, j'étais intelligent, je ne vivais aucun drame, et le véritable malheur m'était une notion étrangère. Je l'avais toujours eu facile, et ça expliquait pourquoi j'avais le réflexe de pousser ma luck¹⁸.

Une représentation consommée

Le détour par le roman au titre plat de *Banlieue*¹⁹, publié en 2002 par Pierre Yergeau, permet de mettre en évidence les connexions discursives et spatiales qui caractérisent les romans sur la banlieue. L'intérêt du roman de Yergeau pour mon propos tient entre autres à la composition d'ensemble de son œuvre, où des cycles sont clairement identifiés, chacun d'eux étant renvoyé à un espace cartographié, même s'il est mouvant et connecté à d'autres. D'une part, Yergeau est l'auteur d'un cycle abitibien, inauguré avec *L'écrivain public*²⁰, et qui a des ramifications nombreuses avec la ville de Chicago et la traversée des frontières. D'autre part, il a créé le cycle de la ville-île, centré sur Montréal, que ce soit par des romans ou des essais²¹. La ville y est énoncée dans ses interactions furtives, dans ces instants fulgurants

18. Édouard H. Bond, *op. cit.*, p. 67-69.

19. Pierre Yergeau, *Banlieue*, Québec, L'Instant même, 2002.

20. Pierre Yergeau, *L'écrivain public*, Québec, L'Instant même, 1996. Les autres livres du cycle abitibien sont *La désertion*, Québec, L'Instant même, 2001; *Les amours perdues*, Québec, L'Instant même, 2004; *La cité des vents*, Québec, L'Instant même, 2005.

21. Ce cycle de la ville-île regroupe entre autres : Pierre Yergeau, *1999*, Québec, L'Instant même, 1995; *Tu attends la neige, Léonard?*, Québec, L'Instant même, 1992; *La recherche de l'histoire*, Québec, L'Instant même, 1998.

qui rendent sensible un monde désorganisé, mais désiré. La prose de Yergeau s'enrichit de la répétition. Tout se passe comme si ses récits exprimaient une réalité qui est constamment projetée en avant (ou en arrière) et qui, dès lors, rend l'univers opaque. Ses personnages, aux franges de mondes en construction, participent au foisonnement des mythes et des images en leur donnant une subjectivité. *Banlieue* alimente ce deuxième cycle, comme contrepoint excentré. Yergeau est donc à la fois un participant du courant de la nouvelle régionalité qui recompose les legs mémoriels de l'arrière-pays québécois, à la manière de Lise Tremblay, de Nicolas Dickner, de Jocelyne Saucier et de Samuel Archibald²², tout en ouvrant le cadre référentiel et spatial pour montrer la connectivité de ces lieux avec l'espace nord-américain. Ce même phénomène advient pour son cycle sur la métropole, par le biais du traitement de la banlieue. Chez Yergeau une poétique de l'inachèvement, de la redite, de l'entropie, des « sphères parallèles²³ », pour reprendre le terme de Bertrand Gervais, subsume tous ses lieux, si bien que la mise en forme de l'habitation en vient à recourir aux mêmes préceptes esthétiques, que ce soit pour traiter de la colonisation, de la ville, de la banlieue et de la migration. En créant des récits polyphoniques où la prégnance du lieu passe par de nombreux protagonistes plus ou moins liés et inscrits dans des espaces poreux, défaits, refaits, socialisés par les discours publicitaires et les contraintes physiques de l'occupation territoriale, Yergeau parvient à asseoir une pratique d'énonciation du territoire qui réduit les hiatus usuels entre les formes d'habitation et instaure au contraire des transitions qui relient chacun de ces espaces tout en préservant leur relative autonomie.

Dans *Banlieue*, Yergeau flirte avec la caricature, avec le discours usuel sur la « suburbia » condamnée à la nouveauté neurasthénique,

22. Lise Tremblay, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2003; Nicolas Dickner, *Tarmac*, Québec, Alto, 2009; Jocelyne Saucier, *Les héritiers de la mine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2013 [2000]; Samuel Archibald, *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011.

23. Bertrand Gervais, « Les terres dévastées de Pierre Yergeau. 1999 et la théorie des sphères parallèles », *Voix et Images*, n° 94, 2006, p. 117-132.

à la consommation, à la solitude d'un espace dépourvu de socialité, où les contacts sont ceux d'une proximité autant spatiale que socioculturelle. Y domine le royaume du voisinage, les nombreux personnages du roman étant liés par leur appartenance à une même rue d'une municipalité du nom de Banlieue, jamais réellement située par rapport à un centre. Ce lieu se donne d'emblée comme construit, là, étendu. Il en résulte une lecture sarcastique du conformisme banlieusard, accentué par le fait que chacun des personnages porte le nom d'une marque de commerce, la plupart du temps états-unienne et puisée parmi les grands groupes transnationaux du commerce de centre commercial uniformisé, qui reproduit ses items d'une boutique à l'autre : Gap, McDo, Point zéro, Dior, Tristan, Nike, etc. La vie quotidienne de la banlieue apparaît d'abord moquée; dans ces courts chapitres fulgurants de deux ou trois pages, on suit les tribulations jamais complétées d'un monteur de ligne électrocuté, d'un gérant de tabagie assailli par la présence bartlebienne d'un client pervers, d'une responsable des ventes qui flirte avec son collègue, d'un homme déstabilisé par la présence d'un nouveau chien dans sa demeure, d'un fonctionnaire qui passe ses heures de travail à jouer aux jeux vidéo. Vue de l'extérieur, la galerie de portraits est grotesque; un effet de distanciation a lieu, qui annihile l'espace habité, renvoyé à une banalité médiocre. La scène initiale est à cet égard claire, en ce qu'elle relève le point de vue surplombant qui affecte si fréquemment la banlieue :

Derrière la vitre thermos d'un avion, la Banlieue avait la beauté d'un circuit intégré, et l'attrait désuet d'un musée virtuel. Les bungalows, ouverts sur des pelouses verdoyantes, rasées de près, paraissaient à la fois familiers et inaccessibles. La population demeurait en grande partie invisible. L'absence de trottoir, la solitude apparente qu'évoquaient les arbres émondés, les cabanons imitant, en miniature, les maisons environnantes, tout cela laissait induire que vivait ici une humanité hybride²⁴.

24. Pierre Yergeau, *op. cit.*, p. 9.

Cet extrait laisse néanmoins entrevoir qu'un autre régime de représentation est à l'œuvre également : la banlieue y apparaît inscrite dans une logique de connexion, de communication, de virtualité, ce qui instaure une présence, une appropriation véritable de cet espace social :

[McDo] approchait d'une zone commerciale, le long d'un boulevard qui dessinait une large tumeur à l'intérieur de la zone avancée de la Banlieue. Les gratte-ciel de la ville-île se profilaient au loin. [...] Il trouvait exaltant de voir apparaître un à un les détails d'une ville qui se multipliait comme en un miroir. Il suffisait de s'abandonner à cette agitation pour sentir que l'on faisait partie de la Grande Matrice, qui distribuait richesse, confort et promesse²⁵.

Ce traitement a pour conséquence d'extraire de la représentation la ville-île, jamais tenue comme espace habitable; la vie décrite, la vie intérieure vécue par les protagonistes appartient à cette nouvelle post-suburbanisation dont parlent Collin et Poitras. La Banlieue comme lieu organisé, comme zone d'échelles et de trames, comme mémoire intersubjective, devient une centralité :

La matière même du chaos, nécessaire au plein épanouissement de la vie, se voyait reprise dans le mouvement de ses diverses unités. Déplacements provoqués par des impératifs économiques ou sentimentaux. Par des résolutions subites. Des hasards. Voire de petites envies! À l'intérieur de ces vastes formations subjectives, *la Banlieue aspirait ce qui était situé hors de ses frontières*²⁶.

Aussi, chacun des « narrats », pour reprendre la forme développée par Antoine Volodine, s'attarde à un protagoniste, qui est présenté dans une durée certes indéfinie, mais qui relève d'une trace d'habitation et de communauté. Ces portraits esquissent un drame privé, une subjectivation problématique du lieu habité, que ce soit dans ses relations interpersonnelles, ses fantasmes d'exode ou de refuge, ses intérêts économiques ou professionnels. Cette subjectivation passe entre autres par le fait que l'énonciation de chaque instant décrit

25. *Ibid.*, p. 13.

26. *Ibid.*, p. 75.

oscille entre la distanciation d'un narrateur externe et le témoignage perdu et halluciné des protagonistes qui émergent dans le texte de leur propre désarroi. Cette manière très intimiste de rendre la banlieue a pour effet de la problématiser, de la rendre complexe, de l'intellectualiser, phénomène lié au fait que dix des narrats s'attardent moins à une existence précaire prise dans les rets de la pelouse qu'à quelques-uns des lieux communs de la banlieue, comme le bungalow, la télé, le rêve américain, le tapis roulant, le recommencement, etc. Toutes ces interventions plaident pour un dessaisissement des catégories usuelles de compréhension de ces clichés, en les énonçant pour mieux les déplacer avant de les abandonner en cours de route, comme si l'histoire était dessaisie de ses événements.

En somme, ces deux courts exemples signalent que la représentation romanesque actuelle de la banlieue est peut-être en train d'intégrer plus qu'on ne le croit habituellement les divers régimes de l'habitation au Québec, en signalant la difficulté québécoise et plus largement américaine au sens continental de se constituer des espaces sociaux de sens et d'échanges, sans tomber dans les logiques de la dissolution ou du repli, deux postures stériles que la figure du jardin et du pastoralisme sous-jacente à la banlieue tente de reconfigurer et de porter pour montrer les tensions des imaginaires américains. Parce qu'une logique similaire concourt à la prise en compte des espaces de transition que sont l'arrière-pays, le motel, la banlieue, la petite ville, la mise en forme actuelle de la banlieue nous indique peut-être que les limites référentielles autrefois allouées à cette configuration spatiale sont désormais à revisiter. En ce sens, Daniel Laforest a raison d'affirmer que

[p]uisque la banlieue nord-américaine n'a de forme que celles de son expansion et de sa sérialisation, il n'est pas donné au personnage d'en pratiquer l'espace activement selon les moyens que la littérature moderne a associés à la ville. La banlieue est un espace beaucoup moins *situé* que ne l'était auparavant la ville centralisée à partir de laquelle elle a essaimé²⁷.

27. Daniel Laforest, « La banlieue dans l'imaginaire québécois. Problèmes originels et avenir critique », *Temps zéro*, n° 6, avril 2013, <http://tempszero.contemporain.info/document945> (9 juillet 2014).

ESPACE DE TRANSITION(S)

La banlieue résiderait moins dans des couronnes toujours plus fuyantes et métamorphosées que dans le passage, dans la problématique accession à la centralité, à l'idée du statut d'une culture du quotidien déniée et pratiquée, qu'elle soit à Brossard, à Trois-Pistoles, à Rouyn ou à Kalamazoo.